FRANÇOISE GIROUD : Noël-Noël (chansonnier, cinéaste contribuable) met depuis 30 ans le coq gaulois au court-bouillon pour assaisonner les Français moyens

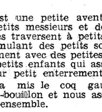
NOEL-NOEL a le trac.

— Une soupe à l'oignon, c'est très bon, dit-il. Quinze soupes à l'oignon, c'est peut-être trop ?

Or le menu de son prochain film se compose précisément de quinze soupes à l'oignon. C'est-à-dire qu'au lieu de raçonter une histoire avec un début, un milieu et une fin, il a mis bout à bout, sous la forme de petits sketches, quinze de ses plus célèbres chansons dont il est à la fois le compositeur, l'auteur et l'interprète.

L'ensemble s'appellera *La Vie chantée*.

On sait déjà que la vie, vue par Noël-Noël, n'est ni une vallée de larmes ni une source de plaisirs aigus.



C'est une petite aventure que de petits messieurs et de petites dames traversent à petits pas en accumulant des petits soucis qui alternent avec des petites joies et des petits enfants qui assisteront à leur petit enterrement.

Il a mis le coq gaulois au court-bouillon et nous assaisonne tous ensemble.

Les salauds ? Il y en a. Les héros. Il y en a. Mais Noël-Noël laisse à d'autres le soin d'expliquer par quoi ils se distinguent. Lui ne travaille pas dans l'exceptionnel.

C'est le banal, c'est le quotidien qui le fascine. Tous les hommes sont des fractions dont il recherche le commun dénominateur. Les nombres qui ne se laissent pas réduire, il les néglige.

Il ne racontera jamais la vie de Mermoz ni celle d'Al Capone, sinon pour constater que l'un et l'autre se lavaient les dents tous les matins.

C'est l'infanterie de l'humanité qui l'intéresse, le deuxième classe de la vie, et c'est dans la mesure où chacun de nous est comme les autres qu'il se retrouve dans l'œuvre de Noël-Noël.

Devant lui on se sent à la fois réconforté d'appartenir à une si large communauté, celle des braves gens et des casse-pieds, des contribuables et de ceux qui ne traversent pas dans les clous. Mais on se sent aussi toutes ailes rognées.

Noël-Noël n'imagine pas : il regarde, il regarde avec son petit œil aimable et pointu, l'œil de ceux qui remarquent tout de suite le bouton que vous avez sur le nez ou la maille qui file à votre bas. Pourtant, cet œil, il ne le pose jamais sur vous. Il n'imagine pas, il écoute : il écoute avec l'œil de ceux qui distinguent dans votre voix toutes les nuances de votre éducation, de votre culture et des angines que vous avez eues étant petit. Pourtant il est loquace et semble parler plus qu'on ne lui parle.

Si on ne connaissait la subtilité et la profondeur de ses observations, on se dirait après l'avoir rencontré :

— Voilà un charmant monsieur, doux, myope et si absorbé par sa propre personne qu'il n'a sûrement même pas remarqué si j'étais brune ou blonde.

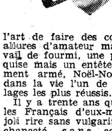
Or, rien ne lui échappe.

Si on vous présentait dans un salon M. Lucien Noël, on se dirait :

— Voilà un aimable bavard, courtois et soigné, un peu trop élégant pour être fonctionnaire... Bonne famille... langage châtié... Menton un peu mou... Cravate de bon goût... A dû croquer quelques héritages en collectionnant les estampes ou en jouant aux courses...

Or, son père était garçon de recettes à la Banque de France.

Le menton mou mais la tête dure, le regard dans la lune mais les pieds sur la terre, la voix timide mais l'esprit sûr, l'air de sortir d'un conte de fées mais



l'art de faire des comptes, des allures d'amateur mais un travail de fourmi, une politesse exquise mais un entêtement de ciment armé, Noël-Noël promène dans la vie l'un de ses maquillages les plus réussis.

Il y a trente ans qu'il fait rire les Français d'eux-mêmes, d'un joli rire sans vulgarité, sans méchanceté, sans complaisance. Quand il a débuté, tous les cabarets ont refusé son tour de chant, parce que, contrairement à la tradition des chansonniers, il ne brodait pas sur des thèmes de pure actualité.

Et ses parents se faisaient bien du souci pour leur garçon.

M. et Mme Noël avaient de grandes ambitions pour leurs deux fils. Pour que l'aîné poursuive ses études d'ingénieur chimiste, pour que le cadet reçoive les soins que nécessitait sa santé fragile, apprenne le piano et passe son bachot au lycée Turgot, ils se privèrent de tout et même de manger.

Nul ne sait de combien de larmes d'angoisses, de ressemelages à crédit, de « Mange, mon petit, moi je n'ai pas faim » et de longues veilles sur d'interminables reprises, l'humble femme du garçon de recettes paya les études de ses enfants. Elle a eu la joie de vivre assez longtemps pour voir le premier devenir directeur des usines Kuhlmann et le second Noël-Noël.

A 17 ans comme à 54, celui-là était scrupuleux, ponctuel et toujours inquiet sur la qualité de son travail. Un travail obscur et sans gloire : il était comptable à la Banque de France.

Mais au bout de trois ans la France le requit pour défendre son or ailleurs que dans de gros livres, et il échangea les manches de lustrine contre la capote bleu horizon.

La pauvreté n'empêchant pas les sentiments, il se maria en rentrant de la guerre, la Grande, comme on disait alors. Mais depuis nous avons fait tellement mieux !

Il dessinait gentiment, il pianotait gentiment, il écrivait gentiment, il creva de faim gentiment.

Il vendit quelques dessins, composa quelques chansons et devant l'inquiétude de ses parents, la lassitude de sa femme, l'état de ses chaussures, postula pour réintégrer la Banque de France.

Et puis, un jour, chez un peintre de ses amis, il chanta en s'accompagnant au piano.

— C'est bien ce que vous faites, lui dit un monsieur.

Mais comme tous les directeurs de boîtes montmartroises lui avaient déclaré le contraire, il commençait à être sceptique.

— Avez-vous auditionné aux Noctambules ? insista le monsieur.

Non. De tous les cabarets, c'était le seul dont il n'avait pas été mis dehors parce qu'il n'y était pas entré.

— Venez me chercher dimanche, proposa le monsieur. Je vous présenterai...

La chance avait emprunté pour le rencontrer le visage d'un inspecteur des Beaux-Arts, Jean Bayard.

Quand il frappa timidement à sa porte le dimanche, Noël-Noël trouva cet homme qui n'était plus jeune assis au coin du feu, les pieds dans ses pantoufles. Dehors, il pleuvait... Abandonner les pantoufles, se chausser, sortir dans la rue froide, attendre le tramway pour tenter d'aider un jeune inconnu, ce sont des choses plus difficiles parfois que de signer un gros chèque.

M. Bayard méritait son nom : il tint sa promesse.

Tremblant, ému, Noël-Noël auditionna une fois de plus et se trouva lui-même bien mauvais.

Mais pendant qu'il chantait, il entendit le directeur murmurer : « Bon, ça ira, j'engage le petit, mais n'oubliez pas, monsieur l'Inspecteur... La rosette de l'Instruction publique, n'est-ce pas ? »

Huit jours après, la presse saluait en termes enthousiastes la naissance d'un nouveau chansonnier et son père, bougon, commençait à collectionner les coupures de presse. Dix francs par jour et le succès, Nono eût été heureux si...

— ...si ma femme n'avait été mal mariée, dit-il.

Or, tandis qu'il passait de dix francs par jour à mille francs par mois et des Noctambules à « La Pie qui chante », il rencontra une jeune fille d'une éclatante beauté, Isabelle Lavallée.

La jeune fille était fiancée... Il était marié... Ils se séparèrent en essayant de se persuader que le respect du devoir rend heureux.

Il leur fallut deux ans pour changer d'avis et un double divorce pour se rejoindre. Ils forment depuis vingt ans le couple le plus uni du seizième arrondissement.

Il est aussi fier de la grâce de sa femme qu'elle est fière du talent de son mari. Elle ne touche jamais aux papiers qu'il laisse sur son bureau et n'ignore pas que les créateurs sont de perpétuels angoissés dont il faut subir avec bonne humeur les alternatives d'espoir et de découragement, les « je n'ai plus rien dans le ventre » et les « j'ai une idée formidable ».

Elle est la petite-fille d'un acteur qui, sous le nom de Raimond, fut célèbre du temps qu'il créait les pièces de Feydeau et plus particulièrement ce *Dindon* dont la Comédie-Française vient de faire une reprise. Mais elle n'a

jamais eu envie de tenter sa chance personnelle : celle de son mari lui suffit.

Le jour de leur mariage, leurs amis chansonniers envoyèrent à Noël-Noël la panoplie du parfait marié : pipe, robe de chambre et pantoufles sur lesquelles ils avaient fait broder : « Tout finit par des chaussons... »

Mais tout commençait au contraire puisque le cinéma allait découvrir Noël-Noël et le couvrir d'or.

De tous les métiers qu'il fait, il n'en a jamais appris aucun. Ses personnages, d'Adémaï au Père Tranquille, il commence par les dessiner, tête, coiffure, silhouette... Puis il se met à leur ressembler.

Des trente-deux films qu'il a tournés, il a gardé des souvenirs divers. Tendre jeune premier, dans *Mistigri* avec Madeleine Renaud, dans *Monsieur Albert* avec Edwige Feuillère, vieillard cacochyme dans *Le Centenaire*, il ne s'est senti tout à fait à son aise que le jour où il a pu interpréter ses propres textes. Il considère maintenant que le cinéma est un moyen d'expression complet.

Les producteurs le craignent un peu parce qu'il est exigeant, tâtillon, épris d'authenticité jusque dans les moindres détails.

S'il demande une commode Louis XV dans un décor, il est absolument inutile de lui apporter une commode Louis XVI. Il est d'ailleurs prêt à expliquer aussi longuement qu'il le faudra pourquoi le personnage dont il raconte l'histoire ne peut en aucun cas avoir acheté une commode Louis XVI. Avec une commode Louis XVI il n'aurait pas de barbe... Et s'il n'avait pas de barbe, il aurait un autre comportement vis-à-vis de son chien. D'ailleurs, il aurait un autre chien. Et s'il avait un autre chien, etc.

C'est dans toutes ces mystérieuses harmonies qu'il trouve le son de la vérité, mais pour les mieux saisir il est dans un état de tension constante et il tourmente sa vésicule biliaire.

Il a en ce moment le projet d'un grand film où il remontera le cours de l'histoire et le réécrira telle qu'elle aurait pu être. En 1789, deux hommes avisés donnent de bons conseils à Louis XVI et la Révolution n'a pas lieu... Si la Révolution n'a pas lieu, que devient Bonaparte ? Lieutenant de gendarmerie peut-être ?... Si, en sortant de votre maison, vous prenez le trottoir de droite, vous glisserez peut-être sur une pelure d'orange. Vous vous casserez la jambe, vous perdrez votre travail, un autre le prendra qui aura ainsi les moyens de s'acheter une moto avec laquelle il écrasera la jeune fille que vous auriez peut-être rencontrée si vous aviez pris le trottoir de gauche. Vous l'auriez épousée, l'autre n'aurait jamais acheté sa moto, elle ne serait pas morte, etc.

Avec ce genre de raisonnements, on peut facilement devenir fou et on ne devient pas forcément Noël-Noël parce qu'il faut pour cela réunir deux dons qui sont presque toujours contradictoires : celui de l'observation minutieuse et la faculté de voir une œuvre dans son ensemble.

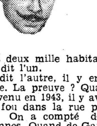
C'est parce qu'il sait la fragilité de l'équilibre qu'il recherche que Noël-Noël est toujours inquiet. C'est parce qu'il le trouve qu'il a réussi quelques chefs-d'œuvre.

Il aménage en ce moment la gentilhommière dont sa femme a hérité en Charente et qu'ils ont patiemment restaurée. De temps en temps, ils montent ensemble dans la grosse Chrysler grise et s'en vont faire le tour des antiquaires. Soyez certains qu'aucun chandelier ne sera acheté sans que sa place, sa forme n'ait été considérée.

Il habite près du Bois un appartement clair et gai où une jolie personne de 14 ans, sa fille Anne-Marie, et un basset auquel je n'ai pas eu l'indiscrétion de demander son âge, Bonhomme, contribuent à entretenir l'animation que provoque la sonnerie incessante du téléphone.

Noël-Noël décroche en soupirant. Il pourrait expédier le raseur en trente secondes. Non, il écoute, il répond, victime non seulement de son inusable bienveillance, mais de l'intérêt amusé qu'il porte à tout ce qui vit.

De toutes les histoires où il s'est diverti à dire d'un petit ton timide ce qu'il pense avec une grande conviction, la plus dure est peut-être celle où deux hommes discutent :



— Il y a deux mille habitants au village, dit l'un.

— Non, dit l'autre, il y en a quatre mille. La preuve ? Quand Pétain est venu en 1943, il y avait un monde fou dans la rue pour l'acclamer. On a compté deux mille personnes. Quand de Gaulle est passé en 1945, il y a eu également beaucoup de monde dans la rue. Et on a encore compté deux mille personnes. Tu ne vas pas me dire que ce sont les mêmes ?

L'art suprême de Noël-Noël, c'est qu'en riant chacun de ses spectateurs croit rire de son voisin.

— C'est tout à fait Dupont, se dit Durand.

— C'est exactement Durand, se dit Dupont.

— Et si j'étais Charlot ? se dit Noël-Noël.

Mais il se le dit tout bas, si bas qu'il ne faut jamais croire ceux qui prétendent l'avoir entendu.

Ça et là, dans l'article de Françoise Giroud, quatre des quinze têtes que se fait Noël-Noël dans son dernier film : La Vie chantée.

LES CONSIGNES DE L'EGLISE

POUR la première fois depuis quarante-cinq ans, les prélats français, cardinaux, archevêques et évêques, viennent de se réunir à Paris en « assemblée de l'épiscopat français.

L'événement serait par lui-même remarquable puisqu'une pareille assemblée ne s'était pas tenue depuis le 15 janvier 1907, aux premiers temps de la séparatoin de l'Eglise et de l'Etat.

Mais ce qui donne à cette assemblée un caractère sensationnel et lui confère la portée d'un véritable événement historique, c'est que les décisions qu'elle vient de prendre peuvent avoir pour l'avenir politique de la France des conséquences incalculables.

Certes, les communiqués publiés à l'issue de cette assemblée, qui s'est tenue du 2 au 4 avril dans les salles de l'Institut catholique, rue d'Assas, sont d'une extrême prudence dans le ton et d'une grande modération dans la forme.

Mais ces précautions traditionnelles ne peuvent faire illusion qu'à ceux qui ignorent la toute-puissance de l'Eglise et qui ne savent pas que cette puissance est efficace, précisément parce qu'elle se fonde sur la persuasion et répugne à la brutalité des mots autant qu'à celle des gestes et des actes.

Si les communiqués, destinés par les pasteurs à leurs troupeaux de fidèles, sont enveloppés et mesurés à l'extrême, les décisions qui ont été prises dans le secret des réunions sont incomparablement plus nettes et plus éloquentes. Ce sont elles que *France Dimanche* est en mesure de vous révéler.

L'assemblée de l'épiscopat a réglé des questions « d'organisation intérieure ». Mais, en vérité, il s'agit de la mise sur pied d'un véritable gouvernement ecclésiastique à l'image de ce que le cardinal Spellman a fondé aux Etats-Unis : *le New Catholic Welfare Committee*. L'organisme français comprendra des commissions : commission d'action catholique, commission de presse, commission d'éducation. Chacune d'elles fonctionnera comme une manière de ministère sous la haute autorité d'un prélat.

Tout le monde a pu remarquer l'importance prépondérante que l'assemblée de l'épiscopat a donnée au cours de ces réunions au problème de l'école libre. C'est dire que la commission de l'enseignement et de l'éducation va prendre dans les jours qui viennent le rang d'un véritable ministère-clé.

Cette commission sera vraisemblablement placée sous la direction de S. E. le cardinal Saliège, de Toulouse, dont le prestige est d'autant plus grand que les laïcs les plus farouches se plaisent à reconnaître qu'il a fait preuve sous l'occupation d'un patriotisme et d'un courage exemplaires. Le cardinal Saliège, avant de se rendre à l'assemblée de l'épiscopat, avait fait au congrès de l'enseignement libre à Toulouse des déclarations très catégoriques en demandant que les moyens soient donnés aux familles d'envoyer leurs enfants à l'école de leur choix et à ces écoles les moyens matériels d'accueillir ces enfants.

En bref, c'est toute la question de la subvention aux écoles libres qui était à nouveau soulevée et que l'assemblée de l'épiscopat a décidé de poser catégoriquement en choisissant pour champ de bataille les prochaines élections législatives.

Instruction sera donnée à tous les catholiques de ne voter, aux prochaines élections législatives, que pour des candidats s'engageant à adhérer, dans la prochaine Assemblée nationale, « à un intergroupe de protection de l'école libre ».

Il ne s'agit pas de créer un Etat dans l'Etat, une Assemblée dans l'Assemblée. Il ne s'agit pas d'entrer en lutte ouverte contre les pouvoirs publics, mais bien au contraire d'obtenir par ces méthodes de souple persuasion dont nous parlions plus haut un résultat positif et concret : l'aide matérielle de l'Etat aux écoles privées.

« L'Etat comme l'Eglise, a déclaré le cardinal Saliège, doit y mettre du sien, jeter du lest, créer un climat de confiance réciproque permettant de parler. »

L'Eglise « jettera du lest » en ce sens qu'elle se bornera à soutenir une revendication minimum. C'est celle que M. Pierre-Henri Teitgen avait déjà présentée le 20 mars juste avant les vacances parlementaires de Pâques, un soir, à l'occasion de la discussion du budget du Travail, en demandant que le salaire minimum vital soit versé sous forme de « contribution » aux instituteurs libres. Cette proposition de l'ancien ministre M.R.P. avait été repoussée par 330 voix contre 277, et M. Teitgen n'insista d'ailleurs pas. Mais il laissa entendre que ce n'était là qu'un galop d'essai et c'est ce que confirme maintenant la décision de l'assemblée de l'épiscopat français. Le minimum vital aux instituteurs libres : nous pouvons demander plus, mais nous ne pouvons demander moins, a déclaré un des prélats.

Pour comprendre quels moyens de pression politique une pareille instruction constituera au moment des élections législatives, il faut savoir qu'il existe au moins quatre millions d'électeurs en France (sur 26 millions environ) qui sont adhérents aux associations d'anciens élèves des écoles libres et qui « marcheront comme un seul homme ». Mais il s'y ajoute la masse considérable de ceux qui, sans être adhérents à ces associations, sont sympathisants et qu'on peut certainement estimer à quatre ou cinq millions. On mesure, du même coup, l'influence d'un pareil bloc lors du scrutin.

C'est le pacte qui est en train de s'élaborer entre les divers partis de la majorité, que cette décision de l'assemblée de l'Episcopat risque de mettre en cause. Il est, en effet, difficile d'imaginer que le parti socialiste et dans la plupart des cas le parti radical puissent accepter de présenter des candidats auxquels on demanderait par avance de souscrire à une doctrine que la S.F.I.O. et les Valoisiens considèrent comme diamétralement opposée aux principes de la laïcité.

On sait que les partis de la majorité estiment nécessaire de conclure entre eux au moment des élections des alliances qui prendront la forme d'apparentement de liste dans chaque département si le projet actuel de réforme électorale est maintenu. Mais la décision de l'assemblée de l'épiscopat rend difficiles et parfois inconcevables ces apparentements, dans l'ouest de la France, par exemple. Si les partis de la majorité devaient aller isolés au combat, ils seraient menacés alors d'être mis en échec par le R.P.F. ou les communistes.

Les décisions de l'assemblée de l'Episcopat français, à propos de l'enseignement libre, peuvent avoir une influence certaine sur la composition du prochain parlement et l'avenir politique du pays.

LE TABAC

La cigarette tue 37 % des

LE « tabagisme » est une maladie. Comme l'alcoolisme, il peut être aigu ou chronique. Sous sa forme aiguë, il est plus désagréable que dangereux : chacun connaît les malaises de l'initiation au tabac, maux de tête et vomissements de l'écolier, nausées du premier cigare, etc. La présence de ces troubles montre bien à quel point le produit affecte l'organisme, en particulier le système nerveux

Beaucoup plus grave est la forme chronique. Les premiers malaises ne durent pas, car le corps humain a l'extraordinaire faculté de pouvoir s'habituer à certaines quantités de toxiques : c'est l'accoutumance, appelée aussi du nom savant de « mithridatisation ». Chaque cigarette, chaque pipe, ne fait plus d'effet, mais une foule de petites conséquences inapparentes cumulent comme les gouttes d'eau qui font l'océan. Ce que la science entend par tabagisme devient un mal permanent, une « narcomanie collective », parente des intoxications plus terribles à l'opium, à la cocaïne ou au haschish.

Ce « cher poison » à l'allure inoffensive et bénigne ne trompe que l'homme. « Soufflez de la fumée de tabac sur une fougère, écrit Poucel, elle se flétrira ; sur un ver luisant (expérience de J.-H. Fabre) il éteindra sa lumière ; sur le museau d'un chien ou d'un chat, ils dévaleront. » A tel point qu'un humoriste a pu définir l'homme : un animal qui fume.

Christophe Colomb et Jean Nicot

L'histoire de la fumée, beaucoup plus ancienne que celle du tabac, est aussi vieille que celle de l'homme lui-même. Les archéologues ont mis à jour dans leurs fouilles des pipes antiques, souvent dans les tombeaux, dans presque toutes les régions de la terre. Nos ancêtres grecs et romains fumaient des feuilles de laitue comme narcotique.

C'est à Christophe Colomb que nous devons la propagation du tabac. Il ramena de sa célèbre découverte de l'Amérique, en 1492, deux richesses nouvelles : le tabac et la vérole. Toutes deux gagnèrent rapidement le monde entier.

Il semble que le premier usage de l'herbe fameuse ait été pendant des siècles d'ordre religieux. Elle poussait en Amérique et les sorciers indiens s'en servaient comme plante divinatoire, protégée par des secrets rituels. La religion participa d'ailleurs à son entrée en Europe, puisque c'est un missionnaire de la suite de Colomb, Romano-Pane, qui la fit connaître à Lisbonne et un moine cordelier, André Thevet, qui l'introduisit en France. Ce dernier, dit-on, ne se consola pas de voir sa gloire d'importateur d'une « volupté nouvelle » éclipsée par celle de l'ambassadeur de France à Lisbonne: Jean Nicot.

En 1560, Nicot, qui avait fait pousser la plante dans son jardin, la ramena à Paris. La reine Catherine de Médicis en devint fanatique. Elle en proclama les vertus souveraines et magiques, et y vit la guérison de tous les maux.

Ainsi couverte de l'autorité royale, la « nicotine » devait envahir le monde entier. En 1586, elle conquiert l'Angleterre ; en 1590, la Hollande, l'Allemagne et la Scandinavie ; en 1600, la Russie.

«...Hume sur la gorge nue de sa favorite »

Le succès n'alla pas sans mal. En Angleterre, le roi Jacques Ier publia un écrit violent, déclarant la coutume « dégoûtante aux yeux, désagréable au nez, dangereuse pour le cerveau, désastreuse pour le poumon, et, par sa fumée noire et puante, ressemblant de très près à l'horrible gouffre de Styx, plein de poix et sans fond ». D'autres monarques prirent des mesures énergiques. Le shah de Perse, Abbas, brûla le stock d'un marchand et le marchand avec. Le shah Sefi, fit verser du plomb fondu dans la gorge des fumeurs Le sultan turc Amourah Ier en fit massacrer 25.000. Un tsar russe établit des tribunaux spéciaux : le commerce et l'usage de la plante était puni du fouet et du découpage des narines.

Mais les persécutions ne firent que donner au tabac l'auréole du martyre. L'enthousiasme fut si grand que toutes sortes de techniques se développèrent. « Les amateurs réduisaient la plante en poudre avec une petite râpe, écrit Pourcel. Plus tard apparut la tabatière, d'abord « tabaquière », et la « prise » offerte était dans les usages de la galanterie. On connait le geste. Elle était déposée à la base du pouce en extension, dans le creux dénommé « tabatière » anatomique, et filait de là dans les narines. Louis XVIII innova un aimable réceptacle — il répandait de la poudre à priser sur la gorge de sa favorite, la comtesse Zoé du Cayla et là, il la humait, suivant l'expression de M. de Vitrolles, comme il l'aurait fait dans le cœur d'une rose.

Sans aller jusqu'à ces délicieux raffinements, le clergé lui-même s'adonnait à la nouvelle passion, même pendant la messe. Le pape Urbain VIII dut interdire, sous peine d'excommunication, le tabac à l'église, disant avec indignation des prêtres qu'ils souillent les linges sacrés de ces humeurs dégoûtantes que le tabac provoque, et infectent nos temples d'une odeur repoussante, au grand scandale de nos frères... »

Avec l'établissement en 1810, par Napoléon, du monopole de l'Etat, et la naissance des cigarettes vers 1870, la consommation du tabac a pris son essor. Elle a aujourd'hui atteint, en France, le poids de 55 millions de kg. par an. Ses proportions sont telles dans le monde qu'un savant n'a pas craint d'appeler la fumée de l'herbe à Nicot le « gaz toxique du temps de paix ».

Un des poisons les plus violents du monde médical

Ce sont les producteurs de cigarettes qui ont connu la plus sensationnelle réussite. Leur chiffre de vente est passé, aux U.S.A., de 8 milliards 600 millions en 1910 à 200 milliards en 1942 et 332 milliards en 1945. Selon le correspondant à New-York du *London Daily Sketch*, les Américains ont dépensé, en 1944, 2.000 milliards de francs en alcool et 1.000 milliards en tabac. En France, le total des cigarettes vendues est monté de 17 milliards en 1938 à 25 milliards en 1948.

Un Américain, le docteur Kellog, a décrit avec un humour féroce l'attitude d'un fumeur. « Un homme entre dans un magasin et achète un paquet de cigarettes arrangé dans un emballage coquet avec un nom séduisant. Puis il va à un autre comptoir et il achète un paquet de poison pour les rats, avec le crâne et les ossements dessus, et dedans une bouteille de nicotine pure. La même chose dans les deux paquets : du tabac ; seule la marque est différente.

L'extraordinaire est, en effet, que c'est la même chose. Le principal élément constituant du tabac est la nicotine qui, selon Hopkins, est un des poisons les plus violents connus dans le monde médical. Si vous mettez un ver dans un verre d'eau pure, il barbotte gaiment ; si vous le plongez dans un verre ou a macéré un mégot, il se raidit et meurt. Dans une seule cigarette, il y a assez de nicotine pour tuer le fumeur si son l'organisme l'absorbait d'un seul coup. Les vapeurs de nicotine sont tellement vivantes qu'une seule goutte répandue dans un appartement suffit pour rendre la respiration difficile.

Les Allemands Dworzak et Heinrich ont montré en expérimentant sur eux-mêmes que 2 milligrammes de nicotine provoquaient des maux de tête, des vertiges, des étourdissements, des surdités, des arrêts visuels, des difficultés respiratoires, et 3 à 4 milligrammes amenaient une grande faiblesse et des évanouissements. Claude Bernard a trouvé que des chiens pouvaient être tués par 1/2 à 3 gouttes du poison. Un cheval peut être achevé en quatre minutes, après une effrayante agonie, par une dose de 8 gouttes.

La nicotine agit sur le système nerveux central et provoque des troubles des appareils circulatoire et respiratoire. Le tabac la contient dans la proportion de 1 1/2 à 9 0/0.

On pourrait s'étonner, à la lecture de ces chiffres de ne pas voir mourir de temps en temps un fumeur à la moitié d'une bonne pipe. La question n'est pas si simple. La nicotine est un toxique violent, mais la combustion du tabac en supprime une partie, et en transforme une autre en produits différents. Malgré cela, Tournade et Malmejac ont fait inhaler à des chiens la totalité de la fumée d'une cigarette et ont montré que son action était comparable à celle de la nicotine diluée.

Selon Laubry, « on admet qu'il passe dans la fumée 50 % de la nicotine présente dans le tabac. Or une cigarette de « caporal ordinaire » contient 2 gr. de nicotine : 1 cgr. environ passe dans la fumée. Sur la fumée produite par une cigarette, on peut considérer qu'une moitié seulement est inhalée, soit 1/2 cgr. de nicotine. Or, d'après Zunz, la quantité de nicotine absorbée, par rapport à celle contenue dans la fumée, est de 14 à 33 %. Prenant comme moyenne 25 %, on arrive à la conclusion qu'en fumant une cigarette de caporal ordinaire, il passe dans la circulation du fumeur 1 mgr. 25 de nicotine.

Fumer consiste donc à introduire dans l'organisme un certain nombre de produits dangereux. La nicotine est un poison brutal, il n'est pas le seul. La tache jaune qu'on voit apparaitre en aspirant la fumée à travers un mouchoir n'est pas de la nicotine, mais un goudron, dont l'élément principal est le « benzo-pyrène ». En fumant 20 cigarettes par jour, la gorge et les poumons en absorbent 750 cc. par an. Selon un certain nombre de savants, ces goudrons auraient un lien avec l'apparition du type de cancer qu'on a depuis longtemps appelé cancer des fumeurs ou du tabac, et qui se manifeste sur les lèvres ou la langue, dans la bouche, etc. D'autres au contraire pensent que ce cancer ne se trouve que chez les fumeurs de pipe et qu'il serait dû à la chaleur du tuyau. Néanmoins, en 1949, Ravina et Eloi ont écrit : « Si l'on peut discuter encore de l'action cancérigène de la fumée du tabac, on ne peut contester la fréquence anormale du cancer buccal aux Indes et aux Philippines et de très nombreux indigènes mâchent ou gardent dans la bouche des chiques de tabac et de bétel. Le cancer est également d'une extrême fréquence sur les cicatrices de brûlures par cigares qui s'observent dans certaines tribus des Indes. » Quant à Plichet, il dénonce le tabac, en février 1951, comme une cause réelle du cancer des poumons.

Il faut faire une différence entre les fumeurs qui n'avalent pas la fumée et ceux qui l'avalent. Ces derniers soumettent leur système nerveux central à l'action de plusieurs toxiques. Les modifications du sympathique que peuvent engendrer des troubles moteurs et sécrétoires : palpitations, arythmie cardiaque, troubles intestinaux, dépression sexuelle, désordres de la vue, impuissance intellectuelle, pertes de mémoire, etc.

Baruck signale le tabac parmi les « facteurs dissociatifs de la volonté » et le range parmi les causes de lésions artérielles cérébrales et de démence artériopathique. Parlant des déficiences qu'on trouve chez certains fumeurs, un psychiatre a dit : « Ce n'est pas la grosse passivité de l'opiomane, mais c'en est déjà la monnaie. »

37 p. cent de morts évitables

Sur le terrain musculaire, l'Américain Lombard a montré qu'un cigare de force moyenne diminuait le rendement du travail physique. 5 minutes après le début de l'inhalation, l'effet déprimant de la fumée se faisait sentir, et augmentait pendant l'heure de combustion du cigare. 11 minutes après la fin du cigare, le fumeur retrouvait presque toutes ses forces, mais ce n'est qu'après 72 minutes que ses réactions redevenaient tout à fait normales.

D'autres auteurs ont tracé un tableau peut-être un peu mystique, mais néanmoins inquiétant, des femmes qui fument, décrivant « leurs visages émaciés et pâles aux bajoues pendantes, leurs tics, leurs yeux vagues, leurs dents brunâtres ». Sans peut-être pousser jusqu'à l'image d'Epinal, on doit cependant tenir compte du fait qu'on trouve de la nicotine dans le lait des mères fumeuses (celles qui avalent la fumée, bien entendu).

Sérieux sont les chiffres des tables de plusieurs compagnies d'assurances, et surtout ceux du statisticien Raymond Pearl, sur la longévité chez les fumeurs et non-fumeurs. Au terme de calculs portant sur près de 7.000 cas, ce dernier a affirmé que sur 1.000 Américains de 30 ans, 33 % seraient morts à 60 ans s'ils étaient non-fumeurs, 38 % s'ils étaient fumeurs modérés et 54 % s'ils étaient gros fumeurs. Steinhaus et Grunderman ont précisé que le gros fumeur n'a que 2 chances d'arriver à 60 ans contre les 3 du non-fumeur. Autrement dit « près de 37 % des morts de gros fumeurs entre les âges de 30 et 60 ans auraient pu être évitées s'ils n'avaient pas fumé ».

Ajoutons qu'en France la Ligue contre le tabac qui s'appelle le « Droit à l'air pur » et a son siège 12, rue Jacob, est un vivant témoignage de ces statistiques : son président, un des plus anciens membres de l'Académie de médecine, est encore gaillard à 81 ans, son vice-président fait de l'alpinisme à 73 ans, et son ancien secrétaire général ne s'est décidé à la retraite qu'à 85 ans.

Beaucoup de grandes personnalités de la politique ou de la littérature ont exprimé un avis très défavorable sur la manie de fumer. Napoléon, Claude Bernard, Balzac, Victor Hugo, Henri Taine, le professeur Richet l'ont traitée de « désennui des fainéants », de « redoutable adversaire de l'intelligence », d'« habitude stupide ». Tolstoï, en compagnie de bien d'autres s'était élevé contre ce qu'il appelait « une des plus grandes sources de relations désagréables en société ». Or, tout récemment, le docteur Mayo, un des directeurs de cette célèbre clinique américaine dont nous avons vu tant de fois le nom à l'avant-garde des recherches scientifiques, terminait un grand dîner de chirurgiens par ces mots : « Messieurs, nous savons tous qu'on a l'habitude d'offrir des cigares après dîner, mais je ne le ferai pas. Je ne fume pas, et je n'approuve pas les fumeurs. Si vous y faites attention, vous verrez que l'habitude s'en perd chez les meilleurs chirurgiens, ceux qui sont au sommet. Aucun chirurgien ne peut se permettre de fumer. »

Fumer, c'est sucer son pouce

Mais alors pourquoi fume-t-on ? On touche là aux problèmes très curieux des intoxications et des manies. J'en ai abordé certains à propos de l'alcool. Tabac et alcool ont d'ailleurs très souvent un rapport pratique qui n'est pas négligeable : l'un contracte les petits vaisseaux sanguins, l'autre les dilate ; la fumée chaude de la cigarette tend à assécher la bouche et la gorge et crée un besoin de boisson.

Mais, chose étrange, alors que l'alcoolisme a un point de départ qu'on peut considérer comme naturel (étancher la soif) l'habitude du tabac n'en a aucun. Il est presque entièrement d'origine et de mécanisme neuro-psychique.

Les adolescents commencent à fumer par curiosité sous la pression de leur entourage, par attrait du fruit défendu, pour se vieillir, par imitation, pour se donner une contenance, etc. Toutes raisons psychiques. La prédisposition, ce qu'on appelle le « terrain névropathique » se manifeste alors dans le fait que pour les uns, le tabac devient